

quand j'ai contemplé, appendus au mur de la basilique, les témoignages de leur reconnaissance envers leur patronne chérie ; ces symboles si expressifs, qui rappellent dans leur éloquente simplicité le matelot soutenu sur l'abîme par le bras invisible de sa protectrice, le soldat resté intact sous le feu de l'ennemi, la mère de famille conservée à ses enfants contre toute espérance, le fils rendu à la joie d'un vieux père qui pleurerait sa perte, ou le toit des ancêtres sauvé d'une ruine imminente.

C'est véritablement l'histoire intime de la Bretagne burinée sur ce granit et sous les regards de la Toute-Puissance ; l'histoire de ses douleurs, de ses espérances et de ses joies, mais ce que j'y vois avant tout, c'est l'affirmation permanente et solennelle de la foi d'un grand peuple.

Bon nombre de ces Bretons ont fait à pied de longs trajets, chaussés seulement de grossiers sabots, et pour cause. J'ai vu bien des jeunes filles qui avaient fourni pieds nus la rude marche qui les distançait d'Auray. Mais tous sont persuadés qu'un pèlerinage, pour être fructueux, ne doit pas être un voyage d'agrément, et que la fatigue a son prix aux yeux de sainte Anne. Cette fatigue, le Breton l'oublie dès qu'il aperçoit la statue dorée de sa bien-aimée patronne, et il arrive allègrement à la basilique. Souvent, avant même de songer au repos, il commence à faire à genoux le tour de l'église ou à gravir, également sur les genoux, les nombreux degrés de la *Scala sancta*.

Un très-grand nombre de ces dignes fils de